

Freddy Maertens
tombé du nid

Doping to lose

Aujourd'hui, le mot "dopage" est systématiquement associé à une amélioration des performances. Les origines sémantiques nous mènent pourtant sur une autre piste. A l'origine, le dopage servait plus souvent à "bloquer" un adversaire. D'où l'expression "doping to lose": le dopage pour perdre.

Le mot "doping" fait son apparition avec l'avènement du sport moderne dans les années 1800. Il donnera "dopage" en français (Larousse 1907) qui, sans que l'on sache trop pourquoi, définit la consommation de substances médicamenteuses dans le but d'améliorer les performances. Auparavant, l'acception du terme était assez différente. Les recherches du Néo-Zélandais Arthur Porritt(*) nous enseignent effectivement qu'à l'origine le mot "doping" désignait un enduit gras utilisé au XIX^e siècle en Angleterre, tantôt comme nourriture, tantôt comme lubrifiant. Le langage commun s'en est ensuite emparé pour l'attacher à la notion de narcotique

ou de stupéfiant. D'où le mot "dope" qui désigne sans bienveillance un individu très diminué mentalement et physiquement(1). Une loque, quoi! Une explication un peu différente nous est proposée par le docteur Francis Heckel, médecin du sport dans les années 1920. "Autrefois, en Angleterre, le verbe "to dope" signifiait abrutir un matelot par quelques lampées massives de gin dans les cabarets des ports de mer jusqu'à le mettre dans un état d'inconscience suffisant pour qu'il signe son embarquement", écrit-il. Ces méthodes auraient ensuite été copiées dans les courses de chevaux. "Un lad d'écurie abrutissait aussi le cheval de

l'écurie concurrente en lui injectant subrepticement sous la peau un doping néfaste"(2). De fait, les premières affaires surviennent dans le milieu hippique. Le 28 février 1766, une grande épreuve devait être organisée dans la Plaine des Sablons pour départager les deux plus beaux coursiers de l'époque: le cheval anglais de lord Forbes et le cheval français du comte de Lauraguais. Malheureusement, ce dernier tomba subitement malade à quelques heures du départ. On l'obligea à courir pour éviter toute suspicion de dérobaie. Rien n'y fit. Le cheval anglais gagna sans effort et le Français mourut quelques jours plus tard. L'autopsie révéla alors des traces de poison probablement administré par un des palefreniers anglais. "Par patriotisme, il ne voulait pas qu'un Français eût pu gagner une course à un Anglais", osa le duc de Croy, témoin direct de l'affaire qui conclut: "Cela fit beaucoup de bruit!"(3)

(*) Médaillé de bronze du 100 mètres en 1924 et président de la commission médicale du Comité international olympique de 1961 à 1967.